

Éric-Christian Mota

Les Repères perdus

Africain aujourd'hui



Du même auteur :

UNE AFRIQUE ENTRE PARENTHESES, l'impasse Saint-Bernard

Théâtre

L'Harmattan, 2010

EXTRAIT

*Hommages :
à Césaire
à Mepiyou*

Remerciements

A la famille.

A l'autre famille, Antoine, Peter, Morocco, Merlin, Paddy, Bidias,
Djoumessi, Ludovic, Léonie, Apolline, Marguerite, Louisa.

Ses couleurs sont de la teinte des ciels cyclothymiques,
la beauté incestueuse de ces routes qui percent l'Amazonie.
Il n'a point de beauté, c'est un voleur de vie.
Ne suivez pas l'horizon !
Il ne vous donnera point ce qu'il vous a promis.
Il appartient au congrès de ses élus,
la horde des bonimenteurs qu'on affuble de médailles,
le vacarme des soudards réveillés par leurs pets,
l'encyclique des croyants aux cœurs chers,
le cyclope annoncé par la dépêche de midi.
Il oscille entre parjure et incapacité,
magnificence et ténébreux,
beauté innocente et beauté fatale.
C'est un rieur aux dents dorées,
qui ne rechigne pas à faire bombance de pigeons valeureux.
C'est un menteur aux dents acérées,
qui engloutit les espérances des âmes en errance.
C'est la vitrine humanitaire de ces dieux,
qui s'achètent une conscience chez l'Arabe du coin.
L'horizon est bleu, c'est son pieu camouflage.
Les nuages dégagent, respectueux,
au passage du funeste cortège.
Les visages se détendent quand les palmes ankylosées se cabrent,
hors-d'œuvre jouissif de retrouvailles joyeuses,
début de safaris bucoliques,
en contrées sauvagement préservées.

Je vais à port-rebours,
les ailes brûlées en terre immaculée.

Quant à la fin heureuse de ce voyage...

Je reviens de cet horizon sanglant,
et je vais au-devant de mon sang, bon sang !...

J'ai entre-temps perdu l'esquisse de mes traits,
me référant, épuisé,
à la morgue des hommages des dieux de *là-bas*...

Je reviens de *là-bas*,
j'y laisse des comparses, les gourous de l'inconnue fraternité,
j'y enterre le désordre de ma gloire alambiquée.

Je reviens de *là-bas*,
et je vais quelque part.
Mon passeport a sifflé, mes blessures m'ont guidé.

Je reviens – vivant – de *là-bas*,
et jusqu'à délation abjecte,
ce statut me préservera du vulgaire !

Je reviens de *là-bas*,
et jusqu'à dénonciation criminelle,
je serais le seul à connaître les raisons de mon humilité !

Je reviens de *là-bas* – oui, je reviens de *là-bas*,
moi qui n'ai jamais eu de plage estivale ensoleillée,
moi l'indicateur fiable du destin de l'Afrique...

Je retourne au pays,
et je maudis ma caste,
la seule qui ait poussé le zèle,
jusqu'à la déchéance masochiste.

Je retourne à la case départ,
revanchard, contre ce tuteur faiblard,
qui n'a point soutenu mon orgueil psittaciste.

C'est mon cœur absent, qui tambourine,
ce n'est point le pas cadencé du *beefeater*,
sur la palissade d'un fort assiégé,
veillant sur la bouche d'un volcan tardant à exploser.

Ce n'est qu'un tambour,

qui distribue des tracts sur le chemin de la potence,
devançant de quelques pieds,
l'arrivée de la vague dévastatrice,
qui éliminera à jamais l'espérance illégitime,
du bétail cultivé conduit à l'abattoir.

Ce n'est qu'un sac de voyage à l'article suspect,
qui tente de passer le dernier contrôle.

Ce n'est rien,
c'est tout !

C'est le lent tropisme vers l'ancienne connue,
la descente aux enfers d'un employé modèle,
la traînée résignée de l'atome éjecté,
la traîne oubliée au fond de l'église,
l'entrain flasque du marathonien anorexique,
le train désincarné d'un sous-développé de retour de mirage,
la voie sans issue des excommuniés,
le couloir silencieux du dernier sacrement,
le cri sourd des cauchemars sincères.

C'est le retour d'une abeille amétrope,
qui s'en fût vers des corolles imagées.

Une abeille errante.

Une abeille éreintée dans la margarine blanche de l'enfer.

Une abeille à l'envers dans un vol plané à l'issue incertaine.

L'abeille d'aujourd'hui,

attirée par le rouge elliptique de la foire à bestiaux.

L'abeille enivrée.

L'abeille sans boussole.

L'abeille perturbée.

L'abeille à genoux devant les dieux hypothétiques.

L'abeille révérencieuse devant des dieux en solde.

L'abeille marquée au fer blanc.

L'abeille flanquée d'un casier judiciaire,

vierge de tout exploit humainement accessible.

L'abeille naïve aujourd'hui, naïve hier.

Je n'étais pas préparé à l'avalissement, j'y ai pourtant fondu.

Je n'étais pas fait pour le rôle d'Othello,
dans un mélodrame bourgeois.
Mais je dois, à l'heure de mon heure,
accepter de passer mon tour.

Et ce retour précipité vers la terre natale ?
L'unique abandon répertorié,
des régiments des Tirailleurs sénégalais,
sur le champ du don héroïque.
Et c'est à l'heure de ma relaxation,
aujourd'hui, plus pour longtemps...

Le geste imprécis,
à la cadence de ces hybrides,
trahis par un *numerus clausus* implacable,
la cadence de ces mauvais Nègres de *là-bas*,
faux Blancs d'*ici*,
je m'apprête à plonger dans l'optimisme de ces damnés rieurs.

Je suis parti pubère, me revoici aigri...
Devrais-je en faire un deuil ?
J'ai paradé dans des décharges publiques,
jusqu'à l'épuisement de ma honte.
Je me suis entiché d'un épouvantail blond aux senteurs austères,
m'humiliant d'espérances aux vapeurs licencieuses.
J'ai détruit les phalanges de mes doigts engourdis,
dans l'espoir d'un sursaut destin endormi.
J'ai pourtant fini par capituler,
un matin de septembre,
à l'arête d'un siècle qui se fera sans moi.

Aujourd'hui, je chante la mélopée des cous coupés,
l'antienne des troncs courbés,
le refrain des cerveaux encombrés :
Bourdonnez, bourdonnez, décibels narquois.
Le bal des redoublants est souvent délirant.
Croassez, croassez, impétueux batraciens.
Des fragments, on recompose le canari.

Trente degrés Celsius de température se pavanent au dehors,
le soleil est au beau fixe, exagère le fayot.
Vous apercevez à votre gauche le fleuve pourri et à votre droite,
la ville des oisifs, et ses oasis abandonnées.
Le commandant de bord et tout son équipage,
espèrent que vous avez effectué un bon voyage et bla, bla, bla...
Cette rumeur qui accueille les paroles du pilote,
en dit long sur les incertitudes de ce voyage.
Je n'étais donc pas seul,
à écouter les douleurs de ce vieux machin volant,
ce coucou mal entretenu.
Je n'étais pas seul,
à m'inquiéter de l'excès de pacotilles,
emportées par ce *jumbo* miraculé.
Le craquement de la cabine,
la vétusté de la moquette,
les fissures sur l'empennage,
la mélodie inégale des tuyères,
le sourire émacié des hôtesses,
la nourriture avariée piquée à la compagnie mère
(*le cordon ombilical de mon peuple,*
va jusqu'à la récupération des restes de la table des maîtres).
Tout ce mal que l'on se donne pour entretenir le ridicule,
cet art unique de revendiquer notre droit à la pitié,
un pas, encore un pas vers la démission collective.
Je ne ris point de me voir si laid en ce miroir !
Je n'étais visiblement pas isolé dans mes prières,